

Christian Mistral

L'héautontimorouménos¹

Mon activité d'écrivain est mon propre développement, ma propre éducation.
— Kierkegaard

Né en 1964, cinquante ans après la mort de son homonyme provençal, maître vent «si puissamment ébloui de vivre» (Papier mâché), Christian Mistral est l'auteur résolu de deux romans qui inaugurent un cycle romanesque (Vortex violet), dans lequel le personnage porte son nom, et de textes divers, dont les aventures de Max Cockrell (son alter ego aux initiales inversées).

C'est bien le premier jour de printemps, la neige fuit en eau dans la poussière des trottoirs. Je vais rencontrer Christian Mistral dans un bar du Vieux-Québec. J'entre, je l'aperçois tout de suite, il boit une bière — ce qu'il nomme affectueusement son pain liquide. Je l'accompagne. Le soleil pénètre jusqu'aux tables, jaunit des visages, bariole des bras et nous enflamme l'âme.

Julien Vago vient de paraître, c'est un scénario sur le papier et un roman dans le cœur de Christian. Il en est fier, car pour la première fois il a su s'abstraire de son héros. Puis, il en considère le personnage de Gomez comme une réussite littéraire; il entend par là que Gomez y est exactement tel qu'il est dans la réalité, plus vrai que les personnages Blue Jean et Vautour, déjà presque aussi vrais que nature, c'est tout dire. Depuis *Vamp*, il a publié des fragments, des nouvelles, de la poésie, et puis voilà qu'un scénario — le premier morceau d'une trilogie — vient

prendre sa place dans l'œuvre, sorte de labyrinthe à plusieurs entrées dans lequel Christian navigue allègrement. Chaque sujet y trouve sa forme; c'est pour lui faire œuvre d'écrivain, car il refuse de n'être qu'un romancier qui pendant vingt ans écrirait du roman et n'aurait pour défi que d'en écrire toujours un meilleur que le précédent; la diversité correspond davantage à son goût, à son humeur. Au bout, il aura sa cathédrale. Mais vivra-t-il assez vieux pour poser la clef de voûte, jointure essentielle qui fixera l'ensemble à jamais?

L'idée, dit-il, c'est la souplesse, c'est de ne pas fixer vingt ans d'avance les bases et les formes de l'œuvre. Ce serait nier l'évolution et la vie même, un non-sens de la part de celui qui ne cherche qu'à célébrer la vie à force de la défoncer! L'itinéraire doit demeurer ouvert, il n'est pas exempt de sinuosités et de détours. Après *Vamp*, il y a eu le détour imprévu de *Vautour*; il y aura bientôt celui de *Valium*. La cohérence d'une vie ne serait qu'affaire



d'éveil; il s'agit d'observer autour de soi, c'est tout près de soi qu'on trouve ses personnages. C'est ce qu'exprime, sous une forme quelque peu ironique, le passage de *Vago* où Gomez dit à VO5 que Julien s'apercevra bien tôt ou tard qu'elle est analphabète. Mais non!



photo: A.-M. Guérineau

Christian Mistral

il n'y verra rien, il ne verra pas que ce qui le touche lui pend au bout du nez. Certains cherchent la divinité dans les airs, à l'autre bout du monde; Christian, qui ne croit pas en Dieu, cherche la divinité en lui-même et dans ses amis.

Christian s'est mis au vin

Christian s'est mis au vin. Il boirait bien un demi-litre de kir, ce qui lui éviterait de toujours commander au verre. Je me lève, vais voir au bar; l'ordinateur n'enregistre pas le kir autrement qu'au verre. Christian rigole. Va pour un demi de blanc, une couche de *glacage* par-dessus le pain liquide. Je reprends de la Grolsch. L'amitié nous tient par le ventre. Nous partageons les sentiments. Je me souviens de cette phrase de *Vamp*, qui m'avait marqué: «Je ne voyais pas comment je pourrais jamais être l'ami d'un comptable». C'était à propos de Blue Jean, que Christian revoit depuis un an. Blue Jean, il n'est pas devenu comptable! Christian le dit sans rire, l'amitié c'est sérieux, c'est un mal nécessaire. C'est comme l'amour; il n'y a guère de différence, l'amitié arrête à deux pouces de la sodomie, qu'il me dit, en rapprochant ses mains.

«Mon idée, quand j'ai donné mon nom à mon personnage de *Vamp*, c'était d'aller au-devant des coups de la critique qui dirait que mon roman est autobiographique. Mais j'en ai retiré un bénéfice inattendu: on ne savait plus alors ce qui était vrai et ce qui ne l'était pas, parce que tout pouvait être vrai. Mais dans ces conditions, tout pouvait aussi être faux. Sans compter que moi-même, comme je suis saoul la plupart du temps, je ne sais pas si c'est vrai ou pas! Ce bénéfice-là, je ne l'avais pas prévu. Mais imagines-tu ce que ça représente? Tu peux écrire n'importe quoi, t'as une liberté entière!»

Il est passé six heures; le jour tombe. Nous avons envie de bouger. Christian suggère que nous allions au Cégep de Limoilou aider les organisateurs de la soirée de poésie, qui doit se tenir le lendemain soir — il en est l'invité spécial —, à poser les décors de la scène. Mais avant, direction le *Bal du Léopard*. Nous prenons un taxi. En descendant la côte Dufferin, nous regardons les ombres manger les quartiers d'en-bas qui bientôt nous avalent. Nous parlons de Paris, que nous connaissons bien. Je repense à *Vago* que j'ai frais en mémoire, à la culpabilité, qui m'y paraît plus exacerbée que dans ses autres textes. Un vieux fond judéo-chrétien indécrottable qui s'incruste jusque dans le quotidien. C'est bien

vrai que *Vago* commence par un acte explicite à cet égard. Mais Christian ne m'en dit mot. Tout de même, nous tirons au clair la rédaction du scénario. Christian en avait d'abord eu l'idée dans le but de faire de l'argent, parce que le cinéma, tout de même, ça nourrit un peu mieux que la littérature — et tant pis pour qui considère qu'un écrivain ne doit pas parler d'argent. Oh! tant que le scénario et les personnages demeuraient abstraits, ça allait bien, mais du moment qu'il y a mis de la littérature dans ce scénario et qu'il retrouvait sa fonction intime d'homme du mot, alors sa motivation d'origine lui parut moins noble, il en eut même un peu honte, puis encore plus, et vlan! la culpabilité l'avait rattrapé, comme d'habitude. Alors ç'a été au diable le cinéma, la littérature s'imposait avec toute la force que peut drainer en coulisse des sentiments d'expiation. Ç'aurait été par ailleurs criminel de ne pas laisser *Vago*, Gomez et VO5 rejoindre Vautour et les autres dans notre imagination, l'en priver par les déformations étrangères de l'écran. Bon, *Vago*, somme toute, c'est un retour vers la pureté après un petit détour. Vieille âme de bourreau de soi-même, va!

Nous voilà arrivés, nous entrons, très grands tous les deux; on dirait que Christian, avec son chapeau à bord large et son trench ouvert, va s'envoler. C'est merveilleux, ici on sert le kir au demi-litre. Je lui en ramène un, il sourit.

«Dans les livres qui font partie du cycle *Vortex Violet*, il y a des références au vortex ou au violet. Le vortex, c'est bien évident qu'il s'agit d'un cyclone, d'un tourbillon de vie, d'une angoisse de désirs, d'appétit qui doit se résoudre de toute façon. Le violet, c'est la plus basse énergie sur le spectre des couleurs. C'est aussi une couleur funéraire. Puis tu peux faire des mots avec violet... j'ai pas besoin de te faire de dessin.»

On se retrouve le lendemain au cégep. Christian lit sur scène les dernières pages de *Vautour*. Il crie, hurle les phrases. Puis va s'asseoir par terre, il est content, il a bien fait son travail, et pour un peu il nous faisait une petite démonstration de poésie en action, cherchant à s'en prendre à un type qui le hue. C'est qu'il ne lui en faut pas beaucoup, tellement paranoïaque ce Christian, puis rempli d'une sorte d'amour haineux de lui-même et de tout ▶

ce qui bouge autour de lui. Bien qu'il se soit assagi depuis *Vamp*, dont il se serait bien incapable aujourd'hui de réécrire le centième, n'étant plus l'ombre du jeune homme enragé d'il y a quelques années...

Il est bientôt deux heures du matin, nous quittons le cégep pour le *Bal du lézard*. La boîte est bondée, enfumée; Jim Zeller se déchaîne sur son harmonica dans un espace de huit sur dix, dans le fond de l'unique pièce. Christian m'observe, je ne ris pas toujours, il me croit songeur, je le suis certainement. Je suis toujours trop sérieux, même quand je dors. La tristesse étirée d'un visage le met mal à l'aise; lui, depuis longtemps, avec ses fantaisies et ses excès sur l'axe vie-mort, il la tient en exil. Le truc, c'est de jeter sa force physique dans la vie, avec tous les expédients du bord s'il le faut, c'est de la célébrer pour en oublier la face d'ombre, qui refait néanmoins surface dans ses livres et peut figer le vortex. À force de creuser dans la joie, il arrive qu'elle tourne, comme le lait.

Christian voudrait remonter à la Haute-Ville..

Christian voudrait remonter à la Haute-Ville, d'un bond nous quittons l'endroit trop étroit. Nous avons la vie de cégep dans la tête, moi qui n'ai pas su en profiter, lui qui ne l'a pas connue, parce que très tôt il avait décidé d'être écrivain et qu'il a plaqué les études pour se consacrer à son idée. Il a peut-être raté quelque chose, il ne pouvait tout obtenir à la fois. Mais Christian, déguisé en avocat, en train de plaider une cause! ce serait terrible. Bien plus terrible cette angoisse, à seize ans, lorsqu'on n'en peut plus de ne pas savoir qui on est, de devoir prendre une décision sur son avenir. L'écriture, ce n'est pas le choix le plus agréable; mais ça peut être du bel avenir. D'où un premier précepte: ne jamais renier un texte de jeunesse, les travaux antérieurs, puisqu'il ne faut pas se juger à partir de ce qu'on est, mais savoir assumer ce qu'on devient. Transformer son existence en écriture pour la valider. Mais de la vie dynamique, qui bouge, qui bout dans une marmite qui se déverse en soubresauts éthyliques et laisse les traces d'un *fatum*. Une vie qui engage un second précepte: mentir le moins possible, à soi-même comme aux autres. Christian ne se fait pas d'illusions, il sait que le jour où il crèvera, demain ou dans cinquante ans, il laissera un paquet de gens qui l'auront foncièrement détesté, puis d'autres qui l'auront aimé.

C'est cela réussir sa vie. On ne peut réussir sa vie si on laisse derrière soi seulement du monde qui nous aime, car cela signifierait qu'on n'a rien fait de sa vie. Aucun progrès ne s'est fait dans l'histoire sans froisser les gens et les sensibilités. Pour se faire aimer, il faut en faire le moins possible; pour réussir sa vie, il faut se fabriquer des convictions et s'affirmer de telle façon qu'on puisse librement se pencher d'un bord ou de l'autre.

C'est ainsi qu'on devient un homme, mais qu'est-ce que devenir un homme? C'est acquérir une forme d'indépendance, c'est simplement être le propriétaire de l'endroit qu'on habite. Christian aime bien la métaphore de la terre: devenir un homme signifie la même chose aujourd'hui que pour le vieil ancêtre qui défrichait ses trois hectares par saison. Il y a là une espèce de respect paysan du travail accompli, qui fait que le soir on n'a pas trop honte de soi, qu'on peut se payer une virée au bar ou au bordel le samedi en récompense du champ bien défriché. Devenir propriétaire de son champ ou de son appartement, quelle est la différence?

Christian, que seras-tu dans trente ans? — Je serai mort, probablement. — De quoi? — D'usure. — Comme Verlaine, rongé par mille maladies? ou Kerouac, le foie éclaté? ou Hemingway? Je rigole, parce qu'on s'amuse toujours lorsqu'on multiplie les exemples. Christian aussi s'amuse, il trouve le moyen de faire des jeux de mots à travers sa mort, comme il célèbre la vie tandis qu'on meurt violemment près de lui et que les émotions se dessèchent.

«Kerouac? Non, je ne pense pas. J'suis pas un alcoolique de la même race que Kerouac l'était. Lui, c'était un alcoolique zen, un alcoolique spirituel, moi j'suis un alcoolique spiritueux!... Hemingway? Ah non! Pas un coup de douze dans la gueule. L'usure, je te l'ai dit. Sinon, ce serait réglé depuis longtemps. J'y ai songé très sérieusement quand j'étais plus jeune, quand j'étais existentialiste, nietzschéen, sartrien et camusien en même temps.»

Il est tard, je suis crevé, je l'abandonne à son pain liquide des petites heures. C'est l'heure favorite des vamps. Les rues sont vides. L'extraordinaire silence bleuté de la nuit. J'écoute quelques pièces de Chet Baker avant d'aller au lit. Christian part demain, on se reverra quand? Je pense à cette machine humaine authentique,

qui se dépense, brasse encore la cage de la vie à deux poings, je pense qu'il boit trop et qu'il se détruit, parce que je l'aime, je pense qu'il n'a rien à foutre de mes sentiments, je pense qu'il a raison, parce qu'on a toujours raison. ■

par François Ouellet

1. Mot latin qui signifie «le bourreau de soi-même». Titre d'un poème célèbre de Baudelaire.

Christian Mistral a publié, entre autres ouvrages: *Vamp*, «Littérature d'Amérique», Québec-Amérique, 1988; *Papier mâché*, «Post-scriptum», Paje, 1989; *Cockrell dehors dedans*, Les Herbes rouges, 1989; *Vautour*, «Romanichels», XYZ, 1990, *Fatalis*, XYZ, 1992; *Julien Vago*, «Les vilains», XYZ, 1993; *Léon, Coco et Mulligan*, «Romanichels», XYZ, 1993.

Christian Mistral JULIEN VAGO XYZ, 1993, 175 p.; 17,95 \$

Julien Vago, c'est un écrivain qui a tué sa femme, au cours d'une soulerie, en jouant à la roulette-russe-Guillaume-Tell (Burroughs). C'est un écrivain célèbre dont le public ne connaît que l'œuvre et une vieille photographie (Ducharme). C'est également un écrivain qui n'a rien écrit depuis quinze ans.

Une jeune femme fait irruption dans sa déprime. Pour elle, il écrit un court poème et la vie redevient possible. Cette femme aime ses textes et Vago se remet à l'écriture. En quelques jours, un roman prend forme, qui portera le titre *L'apaisement des monstres*, mais l'entreprise est remise en question lorsque l'écrivain apprend que la jeune femme est analphabète.

Est-ce que la littérature est menacée par manque de lectrices ou de lecteurs? Peut-elle trouver en elle-même les ressources pour assurer sa survie et imposer ses visions du monde? Ce sont là les véritables enjeux de ce récit.

Julien Vago est un bloc Léo supplémentaire dans la construction du monde de Mistral. Il ne dépare nullement l'ensemble de l'édifice. Mistral réinterprète ici les grands mythes du monde littéraire de la seconde moitié du XX^e siècle. Il commence à mieux contrôler son monstrueux ego. Moins narcissique, il continue le flamboyant récit de sa génération. Vivement le prochain bloc Léo. ■

Robert Beauregard